

PHOTOGRAPH BY LORIANNE COMPTON FOR M&P



Scarlett Johansson

UNDER THE SKIN

un film de Jonathan Glazer

FLUKE et BRUNNEN ont associé avec SILVER REEL, CREATIVE SCOTLAND et ILLUMINATION ENTERTAINMENT une production NICK WECHSLER / JW FILMS présentée par JONATHAN GLAZER, SCARLETT JOHANSSON "UNDER THE SKIN"
réalisé par EUGENE STRANGE coproduit par LUCAS CHRISSIE DE VERIDGE scénariste STEVEN MOBLE casting KATHLEEN CRAWFORD directeur de production RICHARD LLOYD compositeur ALEXANDER O'NEAL éditeur BRIAN BERRE directeur de la photographie ONE OF US avec JO-ANNE BURR
musique composée et interprétée par PETER DABURN paroles MICA LEV éditeur CHRIS ODDY directeur de la production DANIEL LANDIN BOO
producteurs associés TESSA ROSS REND ANTONIADES WALTER CAMPBELL CLAUDIA BLUMHUBER IAN HUTCHINSON FLORIAN DARGEL directeur de la production MICHEL FABER directeur WALTER CAMPBELL JONATHAN GLAZER
montage JAMES WILSON NICK WECHSLER éditeur JONATHAN GLAZER

MUSIC BY PETER DABURN
MUSIC AVAILABLE ON NILEN RECORDS
DISTRIBUTION BY M&P
© 2014 M&P

All Rights Reserved. Under the Copyright Laws of the United States and Other Countries.

MK2 et Diaphana présentent

UNDER THE SKIN

Un film de Jonathan Glazer
adapté du roman de Michel Faber

Avec Scarlett Johansson

Durée : 107 minutes

Distribution :

Diaphana
155, rue du Fbg St Antoine – 75011 paris
Tél. 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

Relations Presse :

Monica Donati
55 rue Traversière -75012 paris
Tél. 01 43 07 55 22
monica.donati@mk2.com

Synopsis

Une extraterrestre arrive sur Terre pour séduire des hommes avant de les faire disparaître.

ENTRETIEN AVEC JONATHAN GLAZER

Après le fantastique suggéré de Birth, pourquoi avoir choisi la science-fiction comme vecteur de votre nouveau film ?

Le genre permet d'aborder de grands sujets de réflexion. A travers lui, en l'occurrence par le biais du regard qu'un extraterrestre porte sur nous, le spectateur est en immersion : il observe le monde et ses contemporains d'un œil nouveau. C'est un parti-pris qui induit la création d'un nouveau langage visuel, d'une grammaire cinématographique. En tant que cinéaste, il y avait là un défi formel passionnant et enivrant qui justifiait un si long processus de production.

Lorsque je commence un film, en particulier celui-ci, tout part d'un ressenti. Je n'analyse pas les choses, je ne « vois » pas immédiatement la représentation du personnage. La démarche artistique n'était donc pas évidente; les premières versions du scénario étaient intéressantes mais je n'arrivais pas à me projeter. Par contre, je n'ai jamais cessé de vouloir faire ce film ! Au fil de l'écriture, nous avons compris qu'il fallait débiter par les scènes où l'on voit comment les humains réagissent en rencontrant Scarlett. Ce n'est qu'ensuite que l'on pouvait la décrire, la matérialiser, parce que, dans l'histoire, elle s'exprime peu et ne dégage pas d'empathie. La scène de la plage en est un exemple flagrant !

Peut-on parler d'expérimentation visuelle, à l'instar du cinéma de Nicolas Roeg qui, sur un sujet similaire, avait réalisé L'homme qui venait d'ailleurs en 1976 ?

Beaucoup de gens ont fait ce rapprochement... pas moi (rires). J'ai vu la plupart de ses films lorsque j'étais adolescent ; je me souviens de certains plans, effectivement proches de l'expérimental, d'une narration déconcertante, mais cela n'a jamais été une source d'inspiration pour UNDER THE SKIN. J'ai surtout pensé à La grande illusion. J'étais tellement en empathie avec les protagonistes ; je vivais littéralement leur emprisonnement que lorsqu'ils se retrouvent à l'air libre, c'était comme retrouver moi-même l'inspiration, l'oxygène. Cela a été l'une des mes sources d'inspiration pour le parcours de Scarlett : être au plus près d'elle puis s'échapper à ses côtés.

En revanche, inventer un langage visuel qui traduise le « vécu » de cette extraterrestre sur Terre est une démarche expérimentale. Sauf qu'elle n'est pas gratuite ou le fruit d'un caprice.

Plus généralement, je ne joue pas consciemment de références UNDER THE SKIN est avant tout l'adaptation – très libre - du roman de Michel Faber. Le scénario du film et le roman sont liés par la même approche spirituelle : appréhender notre monde comme si on le découvrait pour la première fois. L'histoire est racontée du point de vue de Scarlett : à l'écran, ce qui est étranger, extra terrestre, c'est notre monde ! L'Écosse se prêtait parfaitement à un sentiment d'étrangeté. Et le peu de dialogues se justifiait pleinement : l'intention des scènes et le comportement du personnage sont suffisamment limpides pour éviter les longues tirades.

Dans mon processus de création, il n'y a pas UN point de départ mais un faisceau d'envies, de ressentis plus précisément par rapport à l'histoire que je souhaite raconter. Rien n'est prémédité : le visuel s'impose au fur et à mesure, en fonction du sens que je veux donner à telle scène. Je ne me

suis interdit aucune piste ; j'en ai supprimé beaucoup, y compris celles que j'avais suivies durant des mois.

Ce qui frappe chez les hommes qu'Elle cherche à séduire, c'est leur solitude. Peut-on y voir le fruit de vos réflexions sur l'être humain ?

Je crois que nous sommes des êtres fondamentalement solitaires, même lorsque l'on vit en couple ou en groupe. Lors de la préparation du film, nous avons beaucoup sillonné les villes et photographié leurs habitants, marchant dans les rues, en train d'attendre le bus, de téléphoner, de fumer une cigarette etc... Cette solitude se lit sur la plupart des visages, dans le geste le plus banal du quotidien. Les hommes, en particulier. Ceux qu'aborde Scarlett semblent un peu perdus jusqu'au moment où le désir les ramène, en quelque sorte, à la vie.

En revanche, je ne prétends pas tout savoir de l'humain ! J'aime en parler, parce que cela me questionne et me fascine d'un point de vue existentiel, mais je ne conclus à rien. A mon sens, UNDER THE SKIN est un film témoin, au sens fort du terme : témoin de la beauté, de la violence, de l'amour, de la compassion, de la bonté et de la laideur de l'homme. C'est notamment pour ça que nous avons filmé bon nombre de plans en caméra cachée. Par exemple, lorsque Scarlett s'arrête pour demander son chemin à des inconnus ou lorsqu'elle s'effondre en pleine rue. Ce que nous avons alors capté a servi le propos, car le rôle du « prédateur » est d'abord d'observer. Combiner le « réel » à la construction cinématographique - qui n'est pas spontanée - était le plus grand défi à relever. Mais, à partir du moment où la méthode colle à ce que l'on veut raconter, l'harmonie finit par s'imposer, naturellement.

Vous êtes-vous d'emblée accordé avec Scarlett Johansson pour faire d'elle la plus sexy des « Bête » tout en évitant tout glamour ?

Absolument. C'est une « sexiest beast », comme vous dites (rires). Elle est à la fois la Belle, celle qui ensorcelle les mortels, et la Bête, celle qui condamne leur existence. Le projet a mis plusieurs années à se concrétiser et je l'ai toujours tenue au courant de son avancée. Je me suis longtemps interrogée sur la pertinence de choisir une actrice très connue pour le rôle. Il fallait absolument que le spectateur se retrouve en terrain étranger. C'était une question de crédibilité. Y compris en terme d'interprétation : quelqu'un joue un extraterrestre qui joue lui-même le rôle d'une femme. On a même songé à ce que Scarlett porte un masque qui évoque une peau humaine !

En définitive, Scarlett a accompli un tour de force et s'y est intensément préparée en terme d'artifices : l'accent, les tenues, le maquillage, la démarche, les expressions, tout ! Elle passe du statisme au mimétisme humain avec une incroyable fluidité.

J'ai très peu discuté du rôle avec Scarlett. Volontairement. Elle l'a déchiffré au fil des jours, à l'instar de ce que son personnage découvre progressivement de l'humanité. Elle a totalement joué le jeu. Dans son approche du métier, Scarlett aborde ses personnages avec objectivité. Elle a l'art de communiquer au public des idées qui, dans un scénario, peuvent être abstraites. C'est exactement la manière dont l'extraterrestre « digère » - littéralement, parfois ! – les informations qui émanent inconsciemment des gens.

Scarlett a su traduire à l'écran la complexité, « l'authenticité » d'un comportement non-humain. Elle a accepté de se livrer dans les scènes les plus compliquées, comme celle où l'extraterrestre

contemple sa nudité dans le miroir. Ce fut un moment intense pour deux raisons : Scarlett est en parfaite osmose avec son personnage qui s'observe cliniquement et c'est pour elle, en tant qu'actrice érigée en sex-symbol, le moyen de désérotiser son image. Scarlett a toujours été en total contrôle de ce qu'elle jouait, de ce qu'elle était dans ce film. C'est très frappant à voir et fascinant à filmer.

Dans vos deux précédents films, *Sexy Beast* et *Birth*, comme dans vos clips - notamment « *Karma Police* » de Radiohead – vous semblez tout miser sur l'immersion du spectateur grâce à un univers sonore ultra-sophistiqué...

C'est l'un de mes grands plaisirs de réalisateur ! UNDER THE SKIN est sans doute l'œuvre qui m'a permis d'explorer aussi profondément le pouvoir du son. Ce film est comme un corps autonome avec des yeux et des oreilles sur-développées (rires). Il fallait juste imprimer à ce corps une unité : elle s'est construite au gré du casting, du choix de la lumière, du décor, etc... L'environnement sonore devait être étrange, décalé, à l'image de la place qu'occupe l'extraterrestre dans ce monde qui lui est inconnu. J'ai aussi opté pour une musique séduisante, érotique, hypnotique comme celles des clubs de strip-tease où l'on cherche à « piéger » le client aussi longtemps que possible.

UNDER THE SKIN baigne dans une ambiance où les sens sont continuellement sollicités. L'objectif est simple : comprendre ce qu'Elle ressent à toutes les étapes de son histoire.

A l'instar de *Birth*, drame « fantastique » où un enfant se présente à Nicole Kidman comme la réincarnation de son défunt mari, UNDER THE SKIN détourne et revisite les codes du cinéma de genre.

Je n'ai pas l'impression de réinventer le genre fantastique ou le film d'alien (rires). J'ai envisagé *Birth* non pas comme un film d'horreur mais comme une histoire de fantômes japonais. Le portrait de cette femme, sur le fil rouge entre foi et folie, était le moteur du film. Mais je ne me vois pas comme un manipulateur qui se jouerait des règles de tel ou tel genre.

Le lien qui unit *Birth* à UNDER THE SKIN est d'un autre ordre : il traduit ma fascination pour ce qui se joue au-delà des apparences, au-delà de ce que chacun d'entre nous - être social - veut bien montrer. Prenez ce moment dans *Birth* où Nicole Kidman se trouve à l'opéra : tout l'enjeu de la scène se déroule dans son regard où – si j'ai bien fait mon travail ! - transparait la violence de ses émotions. Sauf qu'en dépit des apparences, ce qu'elle éprouve n'a rien à voir avec le spectacle...

Quel est le sens de ces effets visuels organiques, quasi viscéraux, comme ce lac noir qui emprisonne les soupirants séduits par Scarlett Johansson ?

Ces effets participent du même processus créatif à l'origine du son et de la musique : traduire la mouvance, l'instabilité, la perte de repères. Je ne voulais pas que l'on puisse distinguer à l'image ce qui relève du réel ou de la création numérique. Quant à ce lac sombre - où l'on se retrouve par trois fois dans le film – il sollicite les sens et non pas l'intellect. Le lieu est fascinant, puis angoissant, enfin terrifiant par ce qu'il révèle sur les intentions de l'extraterrestre.

Au départ, je me suis « simplement » demandé à quoi ressemblerait un tel endroit. Là encore, le défi était de se mettre dans la peau de l'extraterrestre, de faire fi de toute rationalité. Ce qui explique l'absence de décors imposants, de technologie ostentatoire qui sont ancrés dans l'imaginaire collectif de l'homme. A mon sens, la « crédibilité » est dans le dépouillement, le vide, parce qu'il est propice à

toutes les projections de l'esprit. Nous avons beaucoup discuté en amont du tournage pour aboutir à ce concept limpide : absence de forme connue, de lumière et de structures. Noir complet.

Avez-vous puisé dans vos rêves et cauchemars pour nourrir la forme singulière de

UNDER THE SKIN ?

Cela m'est arrivé. J'en note certains et j'en oublie trop. Mon ambition était de titiller l'inconscient du public, comme j'ai laissé parler le mien. Je ne suis pas un extraterrestre : à l'écran, la plupart des images viennent de mon imaginaire profond... qui est humain (rires). Le public peut y être sensible ou non, mais je désirais lui lancer cette invitation au voyage.

UNDER THE SKIN est une œuvre sensitive, sensorielle. Les films, souvent au long cours dans lesquels je m'embarque, doivent m'ébranler, m'émouvoir. Je cherche ensuite comment communiquer au public ce frisson qui échappe à l'analyse intellectuelle. Ce qui n'a pas empêché mon cerveau d'être pleinement sollicité, car véhiculer l'émotion au cinéma passe par une grande maîtrise technique.

Je n'ai pas étudié l'art de filmer, comme on est censé le faire. Le clip et la publicité m'ont servi d'école: on y apprend l'exigence car on ne dispose que de quelques minutes pour imposer sa vision. Je ne fais aucune hiérarchie entre ces différentes disciplines car l'objectif reste le même : trouver la forme qui mette en valeur l'histoire.

Avec le recul, je n'ai rien anticipé lors du tournage de UNDER THE SKIN : une fois fixée la ligne directrice du film, les pièces du puzzle se sont mises en place au fur et à mesure. Ce n'est qu'à la fin que tout s'est assemblé et a fait sens. Je compare souvent un film – celui-là en particulier - à une sculpture. Je suis rivée à elle, je prends de la distance, je remodèle certaines parties, je prends à nouveau du recul, j'y reviens... jusqu'à ce que je l'estime accomplie !

Propos recueilli par Philippe Paumier

BIOGRAPHIES

Jonathan Glazer

Après avoir obtenu sa licence de mise en scène et création de décors de théâtre à l'Université de Trent Polytechnic (Angleterre), il fait ses débuts comme metteur en scène de théâtre, monteur de bandes-annonces et réalisateur de clips vidéo d'identité visuelle pour la BBC.

Il signe ensuite quelques clips légendaires tels que « Virtual Insanity » (Jamiroquai), « Karmacoma » (Massive Attack) ou encore « Karma Police » (Radiohead).

Il réalise son premier film ***Sexy Beast***, en 2000 et son deuxième, ***Birth***, avec Nicole Kidman en 2004.

Scarlett Johansson

Scarlett compte parmi les plus talentueuses actrices d'Hollywood. Elle a été élue meilleure actrice aux Bafta Awards, pour son rôle dans ***Lost in Translation*** et a été nommée 4 fois aux Oscars.

Au théâtre, à Broadway, elle a interprété Maggie dans « *La Chatte sur un toit brûlant* ». On la verra bientôt dans le premier film de Joseph Gordon-Levitt, ***Don Jon***. Elle a également prêté sa voix à un personnage dans le film ***Her*** de Spike Jonze.

Elle a récemment tourné dans ***Chef***, une comédie signée Jon Favreau, avec Robert Downey Jr, Dustin Hoffman et Sofia Vergara. Elle a enchaîné sous la direction de Luc Besson, face à Morgan Freeman, dans le thriller d'action, ***Lucy***.

Cette année, elle a également tourné dans ***Captain America*** : le soldat de l'hiver (réalisé par Joe Russo). Elle retrouve le rôle de Romanoff/ La veuve noire qu'elle avait tenu dans ***Avengers*** et qu'elle retrouvera dans la suite du film.

Scarlett Johansson a reçu des critiques dithyrambiques pour sa prestation dans ***Lost in Translation*** (le magnifique second film de Sofia Coppola), présenté au Festival de Venise. Pour sa première apparition au théâtre, elle a également reçu un Tony pour son interprétation dans « *A View From a Bridge* » face à Liev Schreiber.

A peine âgée de 8 ans, elle débute sur les planches dans *Sophistry* aux côtés d'Etan Hawke (au New York's Playwright's Horizons). Puis à l'âge de 10 ans, elle tourne dans le film ***Bruce Willis si je veux***, (une comédie signée Rob Reiner), mais elle est réellement révélée au grand public pour son rôle dans ***L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux***, film réalisé par Robert Redford.

Puis elle joue dans ***Ghost World*** (de Terry Zwigoff) et remporte le prix de la meilleure actrice dans un second rôle à Toronto. Elle a également tourné avec les frères Coen dans ***The Barber : L'Homme qui n'était pas là***, aux côtés de Billy Bob Thornton et de Frances McDormand.

Elle a également joué dans ***Hitchcock***, avec Anthony Hopkins, ***Iron Man 2***, En bonne compagnie (des frères Weitz), ***Love Song*** avec John Travolta (qui lui a valu une troisième nomination aux Golden Globes) ***Un nouveau départ*** (de Cameron Crowe),

La Jeune fille à la perle, avec Colin Firth, ***Le Dahlia noir*** (de Brian de Palma), ***The Island***, avec Ewan McGregor, ***Le Journal d'une baby-sitter***, ***Deux Soeurs pour un roi***.

Elle a également beaucoup tourné sous la direction de Woody Allen dans ***Match Point*** (nomination pour son quatrième Golden Globe), ***Vicky Cristina Barcelona*** et ***Scoop***.

Mica Levi

Née à Guilford, Mica Levi a obtenu une bourse pour étudier la composition musicale à la prestigieuse école de musique Guildhall. Elle a réalisé une compilation avec des producteurs et des MC (DJ et rappeurs). En 2009, elle a produit les chansons du premier album de Del.

A Guildhall, elle rencontre The Shapes (Raisa Khan et Marc Pell) et grâce à l'aide du producteur Matthew Herbert, ils enregistrent leur premier album ***Jewellery***, qui connaît un véritable succès. Depuis, le groupe a collaboré avec The London Sinfonietta (un des plus grands orchestres de musique contemporaine) en utilisant des instruments artisanaux et originaux et en enregistrant l'album ***Chopped and Screwed*** en live devant le public du King's Place.

LISTE ARTISTIQUE

Par ordre d'apparition

Scarlett Johansson

Jeremy McWilliams
Lynsey Taylor Mackay
Dougie McConnell
Kevin McAlinden
D Meade
Andrew Gorman
Joe Szula
Krystof Hadek
Roy Armstrong
Alison Chand
Ben Mills
Oscar Mills
Lee Fanning
Paul Brannigan
Marius Bincu
Scott Dymond
Stephen Horn
Adam Pearson
May Mewes
Michael Moreland
Gerry Goodfellow
Dave Acton
Jessica Mance

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur Jonathan Glazer

Producteurs James Wilson, Nick Wechsler

Scénaristes Walter Campbell, Jonathan Glazer

d'après le roman de Michel Faber

Producteurs exécutifs Tessa Ross, Reno Antoniadis
Walter Campbell, Claudia Bluemhuber, Ian Hutchinson, Florian Dargel

Directeur de la photo Daniel Landin BSC

Monteur Paul Watts

Décorateur Chris Oddy

Musique composée par Mica Levi

Design des effets visuels One of us

Casting Kahleen Crawford